

Françoise Genevray (Lyon III, Université Jean Moulin)

## Herzen et Leroux après 1847

En 1835, début de sa relégation provinciale par ordre du pouvoir, Herzen était "sur le point de devenir le Pierre Leroux de la Russie", écrivait R. Labry, dont la thèse irremplaçable étudie par le menu les idées du révolutionnaire russe (1812-1870).<sup>1</sup> Nous ne reviendrons pas ici sur ce que doit Herzen au philosophe, son aîné de quinze ans, dont il cherchait les textes dans *L'Encyclopédie nouvelle*, puis dans la *Revue indépendante*. Nous voudrions plutôt examiner les relations des deux hommes après 1847, année où Herzen quitte la Russie et s'établit, pour commencer, à Paris. Passé cette date, Labry ne mentionne plus guère Leroux. Quant à l'historiographie soviétique, elle l'a négligé et même occulté. Les maigres gloses escortant son nom qualifient invariablement Leroux d'"utopiste", et ce jusque dans l'édition savante des textes de Herzen. Ce que Herzen n'eût jamais fait, sachant fort bien que Leroux appelait "socialisme" non une harmonie préconçue, non un système idéal fixé sur le papier dans tous ses détails, mais des solutions évolutives au problème des relations entre possession et propriété, individu et société. Leroux n'était pas pour Herzen un concepteur de chimères, mais un véritable philosophe, "peut-être la tête pensante la plus puissante qui soit en France aujourd'hui" (1841).<sup>2</sup> Leroux ne concevait pas davantage (là encore, pas plus que Herzen) le socialisme comme une affaire strictement économique, ne réglant que "la question du capital, de la rente et du prix du travail". Question bien sûr cruciale si l'on veut mettre fin à l'exploitation de l'homme par l'homme, cette "anthropophagie civilisée".<sup>3</sup> Mais ce n'est pas la seule : le socialisme changera toute la vie en conciliant liberté et partage. Leroux a voulu démontrer philosophiquement la nécessité pratique des 'associations', qui découle de la devise républicaine : car l'individualisme

---

<sup>1</sup> Raoul Labry, *Alexandre I. Herzen. Essai sur la formation et le développement de ses idées*, Paris, Impr. Les Presses Modernes, 1928, p. 158.

<sup>2</sup> Herzen, *Sobranie sočinenij v tridsati tomah*, Moscou, AN SSSR., 1954-1966, t. II, p. 8. Cette édition en russe, dite "académique", des oeuvres de Herzen (30 tomes en 35 volumes, plus un volume d'index) sera désignée ultérieurement par *Sobranie...*

<sup>3</sup> Herzen, *Lettres de France et d'Italie*, traduction française de 1871 par Nathalie Herzen (fille de l'auteur) reprise par Slatkine Reprints, Paris-Genève, 1979, p. 243. Nous abrègerons les références en *Lettres...*

absolu menace l'égalité, et le socialisme absolu (communisme) la liberté. Entre ces deux écueils Herzen cherche lui aussi la voie étroite, celle qui ferait droit aux besoins de chacun sans blesser la liberté de tous : "comprendre toute l'étendue et la réalité, comprendre toute la sainteté des droits de l'individualité et ne pas détruire, ne pas morceler en atomes la société, c'est le problème social le plus difficile."<sup>4</sup> Cette phrase de l'exilé russe résume parfaitement la problématique de Leroux. Compte tenu de leur proximité intellectuelle, le voisinage géographique aurait dû créer de nouveaux liens à partir de 1847. Pourtant, le devenir après cette date des relations tant personnelles qu'intellectuelles entre les deux hommes demeure largement ignoré. Essayons de synthétiser les quelques documents disponibles sur la question. Ils se regroupent autour de trois dates : 1848, 1855, 1867.

### **Herzen témoin et juge de 1848**

Arrivé à Paris le 25 mars 1847 avec sa famille, Herzen s'en éloigne durant l'automne et l'hiver suivants, qu'il passe en Italie. Absent lors des journées de février 1848, il ne regagne Paris que le 5 mai. Assez tôt pour constater le naufrage de ses espoirs. Comme Leroux et Louis Blanc, Herzen attendait du bouleversement politique une amorce, pour le moins, de rénovation sociale. La lecture des penseurs saint-simoniens, de Fourier, d'Owen et de Proudhon a depuis les années trente soutenu ses aspirations libertaires malmenées par l'autocratie russe. Herzen a réfléchi aux moyens de répartir les fruits du travail et d'organiser la propriété. Deux objectifs s'imposent pour lui à la démocratie : en Russie, libérer les paysans avec la terre tout en conservant l'organisation du "mir", commune rurale; à l'Ouest, combattre la ploutocratie. Herzen attendait du gouvernement issu de février qu'il consolidât la république citoyenne en vue de la révolution sociale. Le Gouvernement provisoire aurait dû adopter le drapeau rouge pour créer la confiance chez les ouvriers. Il aurait dû remplacer le personnel politique des provinces et mieux choisir la date des élections à l'Assemblée nationale.

Sa déception s'exprime avec virulence dans les *Lettres de France et d'Italie*. Commentaire du 1<sup>er</sup> juin 1848 : "le peuple français n'est pas prêt pour la république [...] il faut l'éduquer de façon à ce qu'il comprenne ses propres droits". Mais Lamartine, Ledru-Rollin, Barbès, Considérant n'oeuvrent pas dans ce sens. Certes "il y a des exceptions - mais la société se détourne d'eux- ce sont Proudhon, qu'on traite de fou - Pierre Leroux, qu'on ne veut pas écouter - les travailleurs, parias du monde d'aujourd'hui."<sup>5</sup> La première

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>5</sup> *Sobranie...*, t. V, p. 305.

rédaction de ces *Lettres de France...* est aussi favorable à Leroux qu'à Proudhon : tous deux, avec Thoré, n'ont cessé dans leurs publications d'avertir le Gouvernement provisoire et de lui montrer ses erreurs. Herzen date ces observations du 1<sup>er</sup> juin 48. Elles figurent dans le texte intitulé "Encore à Paris", en trois lettres, remanié ensuite pour former les numéros IX-XI des *Lettres de France et d'Italie*. Elles ont disparu de la version définitive (Londres, 1855, en russe), et par suite de la seule traduction française existante de ces *Lettres...* (1871). Le texte définitif de la onzième (1<sup>er</sup> juin 1849) soutient encore les points de vue alors défendus par Proudhon, Leroux et Considérant. C'est eux qu'il faudrait suivre, écrit Herzen, mais "ils sont comme des étrangers à la Chambre."<sup>6</sup>

Herzen s'est-il entretenu avec Leroux à cette époque ? Deux indices, l'un tiré des *Lettres...*, l'autre des mémoires, le donnent à penser sans être tout à fait concluants.<sup>7</sup> Si les *Lettres...* ne prouvent pas l'existence en 1848-1849 de contacts personnels suivis entre les deux hommes, elles montrent au moins, et à coup sûr, que Herzen connaît les opinions de Leroux et les approuve. Cependant des réserves s'expriment, d'abord discrètes, plus appuyées ensuite. La première rédaction signale déjà que Michelet, Louis Blanc, "même Leroux", "même George Sand" ("je prends les meilleurs", spécifie Herzen) se sont 'arrêtés' à J.J. Rousseau.<sup>8</sup> Proudhon, notons-le, reste hors de cause. La version finale explicite et radicalise la critique. Les Français, écrit Herzen, restent prisonniers de l'autorité, qu'elle soit politique, religieuse ou intellectuelle. Ils respectent les mots - dont celui de liberté - plus que les choses. Ce reproche vise au premier chef le Gouvernement provisoire, qui a compris de manière trop étroite l'idée républicaine, et par là réduit le suffrage universel à "une illusion optique". Il fallait appliquer le principe électif à l'administration tout entière, "affranchir l'homme, la commune, le département des liens du gouvernement." La Sociale a échoué faute d'une démocratie assez large. En raccourci : "l'intelligence incomplète de la question" fit que "le suffrage universel tua l'organisation du travail". Herzen étend ses critiques à ceux-là mêmes, Proudhon toujours excepté, qui eurent les positions politiques les plus justes : "Les Français ne se sont nullement délivrés de la religion,

<sup>6</sup> *Lettres...*, p. 255, qui reproduit *Sobranie...*, t. V, p. 188.

<sup>7</sup> Premier indice quand Herzen cite en 1848 une phrase tirée d'une lettre de Leroux à Cabet, ce qui suppose un contact direct entre Leroux et Herzen : 'Oh, que l'avenir est menaçant, écrivait Pierre Leroux à Cabet, puisqu'il y a dès aujourd'hui deux républiques en présence', *Lettres...*, p. 231 (*Sobranie...*, t. V, p. 171). À moins que la phrase de Leroux n'eût été reproduite dans une publication du temps - nous n'avons pu le vérifier. Deuxième indice dans les mémoires de Herzen, colorant d'un ton sarcastique les souvenirs désenchantés de ces banquets où 'je mangeais du mouton froid et buvais du vin aigre en écoutant Pierre Leroux, le Père Cabet, et en entonnant la Marseillaise', *Sobranie...*, t. X, p. 42, trad. fr. dans *Passé et Méditations* par Daria Olivier (4 vols, 1974-1981), L'Âge d'Homme, Lausanne, t. II, p. 320. Nous renverrons par *PM* à cette édition française des mémoires.

<sup>8</sup> "Encore à Paris. Deuxième lettre", *Sobranie...*, t. V, p. 318.

lisez G. Sand et P. Leroux, L. Blanc et Michelet - partout vous trouverez christianisme et romantisme, transposés dans nos moeurs; partout le dualisme, l'abstraction, le devoir abstrait, la vertu conventionnelle, officielle, la moralité rhétorique sans rapport avec la vie pratique. Observez avec quel effroi on écoute ici Proudhon, parce qu'il dit ouvertement et hardiment les choses dites par Feuerbach quelques années auparavant."<sup>9</sup> Non que Herzen conteste l'activité politique de Leroux depuis février 1848. On ne trouve aucun mot de reproche à ce sujet. Mais il le taxe de "dualisme", son mot-clé depuis l'été 1848 pour expliquer l'échec de la révolution. L'émigré russe s'exprime alors en termes très proudhoniens : "l'abolition de l'autorité est le commencement de la République", lit-on dans la onzième des *Lettres...* (1<sup>er</sup> juin 1849). L'autorité agit par les mêmes ressorts dans les sphères politique et religieuse. Tout comme la religion établit des dichotomies hiérarchisantes entre le sacré et le profane, le Démiurge et les créatures, elle a son équivalent au plan politique dans la division fonctionnelle entre gouvernants et gouvernés. Même dans une république, "l'idée religieuse de la représentation" perpétue le "dualisme" qui institue des sujets et des maîtres.<sup>10</sup> Sans une lutte incessante contre l'autorité habile à se maintenir ou à se reproduire sous des formes changeantes, sans un effort de négation toujours renouvelé - principal mérite de Proudhon selon Herzen -, la république reconduit l'ancienne séparation entre le pouvoir, investi d'un quasi sacerdoce, et le peuple qui se comporte en mineur et s'enferme dans la passivité. Ainsi la république devient-elle monarchique, ainsi se perpétuent "l'éternelle subordination de l'individu à la société" et "l'abdication de l'autonomie personnelle" en faveur d'un 'mythe (Dieu, l'Eglise, l'Etat, le salut public, l'Assemblée législative, le suffrage universel)". Ces dernières formules datent de 1854 et proviennent du texte intitulé *Le dualisme, c'est la monarchie*, adressé par Herzen à Charles Ribeyrolles pour publication dans *l'Almanach de l'exil de 1855*, édité à Jersey.<sup>11</sup>

On ne s'étendra pas sur les concordances manifestes entre ces énoncés et ceux de Proudhon. Elles ne sont d'ailleurs pas nouvelles. Dès 1845, à Moscou, le journal intime de Herzen lisant *De la Création de l'ordre dans l'humanité* applaudissait Proudhon d'avoir établi "l'impossibilité de la religion dans l'avenir". Plus jamais sa pensée ne variera sur ce point. Le parallèle entre politique et religion s'inscrit, par exemple, dans ces lignes de 1849 : 'l'autorité

<sup>9</sup> *Lettres...*, p. 217, p. 184, p. 238.

<sup>10</sup> *Lettres...*, pp. 244-245, p. 217.

<sup>11</sup> *Sobranie...*, t. XII, pp. 217-224, citation p. 220. À l'article était jointe une lettre ouverte à Ribeyrolles, datée du 19 novembre 1854, qui débutait par : "Citoyen rédacteur, Je vous envoie pour votre almanach de la scolastique révolutionnaire...", *Sobranie...*, t. XXX, p. 507-508. Cette lettre ne fut pas publiée, bien que Herzen eût proposé de le faire soit dans *L'Homme*, soit dans *l'Almanach* (lettre privée à Ribeyrolles, 19 novembre 1854, *Sobranie...*, t. XXV, p. 211).

nie la dignité humaine et l'indépendance, comme la foi nie la pensée.' À quoi Leroux eût pu répondre, comme il fit à Proudhon : "Nous n'admettons en aucune façon votre distinction absolue entre la connaissance et la foi. Il est faux que la religion soit uniquement matière de foi."<sup>12</sup> Lorsqu'il parle dans les *Lettres...* de cette France qui l'a déçu, Herzen s'exprime en anarchiste plus qu'en socialiste. Il reconduit les antithèses communes et non dialectiques entre l'homme et Dieu, la raison et la foi, l'individu et la société. Quoi qu'en dise R. Labry, le plus "dualiste" ne serait-il pas Herzen lui-même ?<sup>13</sup>

### Herzen, Proudhon, Leroux

La question religieuse, qui l'éloigne à présent de Leroux, est peut-être ce qui motive le classement final établi dans une lettre-bilan que Herzen envoie de Genève à ses amis moscovites (27 septembre 1849). L'aile démocratique a été vaincue "parce qu'elle n'était pas digne de vaincre". Ledru-Rollin et L. Blanc ont failli. Proudhon est la véritable tête du mouvement révolutionnaire. "Un autre homme remarquable est Blanqui." "Au second rang, il convient de mentionner Pierre Leroux, Considérant et même Félix Pyat, gens purs et dévoués."<sup>14</sup> Proudhon était le plus avancé de tous, répèteront les mémoires : "dans sa robustesse dialectique, il est plus fort et plus libre que les Français les plus doués. Des hommes purs et intelligents, tels que Pierre Leroux et Considérant, ne comprennent ni son point de départ, ni sa méthode."<sup>15</sup> Mais éloignement ne signifie pas reniement ni rupture. La critique citée plus haut visait aussi L. Blanc, mais n'a pas nui aux relations ultérieures des deux hommes rapprochés par l'exil de Londres. Elle mentionnait G. Sand, que Herzen ne cessera jamais d'admirer sans pour autant apprécier tout ce qui sortait de sa plume. Le désaccord sur la métaphysique ne conduit pas Herzen à rejeter Leroux, ni à le calomnier.<sup>16</sup>

On se tromperait, du reste, en croyant Herzen acquis à Proudhon sur tous les points. Proudhon, comme on sait, rechercha la collaboration de l'émigré russe à *La Voix du Peuple*, ainsi que son cautionnement financier. Il

<sup>12</sup> Herzen, *Lettres...*, p. 246. Leroux, 'Qu'est-ce que le Gouvernement? Qu'est-ce que Dieu?', *La République*, 11 nov. 1849, reproduit dans le *Bulletin des Amis de Pierre Leroux*, n°12, mai 1995, p. 211. Nous renverrons par *BAL* à ce *Bulletin*.

<sup>13</sup> R. Labry, *op.cit.*, p. 395 : "Et c'est bien le dernier mot de la philosophie de Herzen. Il n'y a aucun dualisme entre l'être et l'esprit, mais rapport indissoluble comme entre la forme et son contenu. Il n'y a aucun dualisme entre la société et l'individu, mais action et réaction mutuelles. La réalité est une synthèse, toujours en devenir, de contradictoires n'existant que l'un par l'autre."

<sup>14</sup> *Sobranie...*, t. XXIII, p. 189. Au sujet de Blanqui : Herzen souhaitait une dictature révolutionnaire à la manière de 1793, "état transitoire entre la monarchie et la république", *Lettres...*, p. 184. Il changera plus tard d'idée sur Blanqui et sur Pyat.

<sup>15</sup> *PM*, t. III, p. 70.

<sup>16</sup> Contrairement à ce que pense J. Viard, *BAL*, n°13, février 1997, pp. 68-69.

les obtint durant l'été 1849, et Herzen fut chargé de la partie étrangère du journal jusqu'à son interdiction (mai 1850). Bien qu'éloigné de Paris à l'époque (fin 1849), Herzen ne put ignorer la controverse qui opposa Proudhon et Leroux cet hiver-là dans les colonnes de *La Voix du Peuple*. D'après les documents disponibles, il ne semble pas s'être prononcé. Ce qui précède peut faire croire qu'il penchait pour Proudhon. Mais on doutera aussi bien de cette préférence, puisque la polémique roule sur l'Etat. Contre Proudhon, Leroux estime que l'Etat tutélaire a charge d'intervenir en matière économique et sociale. S'appuyant sur des textes inconnus de R. Labry en 1928, M. Mervaud montre (1971) que ce dernier surestimait le proudhonisme de Herzen en la matière.

Herzen et Proudhon s'accordent indéniablement pour analyser l'échec de 1848 : la république politique, formelle et jacobine, n'a pas su devenir sociale, ayant délégué le pouvoir souverain du peuple au lieu de le lui distribuer. "Il ne s'agissait pas seulement de se réunir une fois par an pour élire les députés et de retourner de nouveau au rôle passif de gouvernés, il s'agissait de fonder sur la base des élections toute la hiérarchie sociale, de laisser la commune élire ses administrateurs, de même que les départements, il fallait annuler tous les proconsuls recevant leur mission du ministère; alors seulement le peuple aurait pu réellement profiter de ses droits et en outre élire avec discernement ses députés centraux".<sup>17</sup> La délégation centralisée empêche l'autogestion. Du cas particulier de 1848, Herzen passe constamment à un plan général sur lequel il paraît rejoindre Proudhon. Mais la convergence trouve sa limite là où subsiste une certaine unité de vues entre Herzen et Leroux. Unité non explicite il est vrai, mais qui expliquerait assez bien le silence de Herzen quant au débat Proudhon - Leroux (1849).

Car il n'a pas exactement opté pour l'anarchisme proudhonien que lui attribuait Labry.<sup>18</sup> Tout en critiquant une conception étroite et formaliste de la souveraineté populaire, les *Lettres de France et d'Italie* ne disqualifient pas dans son principe le régime républicain, étape vers la démocratie sociale. Rappelons les thèses proudhoniennes : "organiser le travail et le gouvernement est une seule et même chose",<sup>19</sup> "la réforme sociale ne sortira pas de la réforme politique, mais c'est au contraire la réforme politique qui sortira de la réforme sociale" (*La Solution du problème social*). Herzen ne va pas aussi loin dans l'indifférence aux relais politiques et tranche autrement la question des priorités. S'il faut, à terme, affranchir l'individu de l'Etat, c'est tout de même la décision politique, d'ici là, et à condition qu'elle s'en donne

<sup>17</sup> Herzen, *Lettres...*, pp. 217-218.

<sup>18</sup> Raoul Labry, *Herzen et Proudhon*, Paris, Bossard, 1928. À réviser avec Michel Mervaud, "Herzen et Proudhon", *Cahiers du monde russe et soviétique*, 1971, vol. XII, pp. 110-188.

<sup>19</sup> *Le Représentant du Peuple*, n°1, 27 février 48, cité par Labry, *Herzen et Proudhon*, p. 65.

les moyens, qui prépare la révolution sociale. La onzième *Lettre...* critique moins le suffrage universel par lui-même que son application à la seule élection d'une chambre unique. Il faut élire à *toutes* les fonctions publiques, communales et départementales : décentraliser le pouvoir sur une base fédérale. Or le fédéralisme, condition du passage au socialisme, veut d'abord la république : "La République est un commencement inévitable de l'affranchissement des peuples, c'est le premier pas sans lequel il ne saurait y en avoir un second."<sup>20</sup>

Herzen ne partage pas l'indifférence politique de Proudhon. En 1857, il répond à l'appel du *Centre républicain polonais* : "Nous sommes républicains et républicains conséquents, c'est-à-dire socialistes [...] Nous avons pu varier sur l'application, sur l'opportunité, sur les formes ou les modes. Nous n'avons jamais varié sur le fond. Socialistes avant tout, nous sommes profondément convaincus que le développement social n'est possible qu'avec la plénitude de la liberté républicaine, qu'avec la plénitude de l'égalité démocratique. Une République qui ne mènerait pas au socialisme nous paraît absurde; un socialisme qui voudrait se passer de la liberté politique, de l'égalité du droit, dégènerait vite en communisme autoritaire."<sup>21</sup> *Il n'y a pas de socialisme sans la république*, ainsi s'intitule d'ailleurs le texte d'Alfred Talandier retenu par Herzen pour le premier numéro de *L'Etoile Polaire* (août 1855). Il est vrai qu'on trouve aussi dans ce même numéro *Qu'est-ce que l'Etat?*, article d'Engelsson qui se réclame plusieurs fois de Proudhon. Mais Herzen ne pense pas suffisante l'initiative des masses économiquement organisées. Les médiations politiques, celle même d'un autocrate libéral comme Alexandre II au début de son règne, ont un rôle à jouer pour une durée que nul ne saurait prévoir. Pas plus que Leroux il ne partage l'économisme proudhonien. Du reste les groupes humains ne vivent pas seulement de rapports d'intérêt. Herzen les voit unis aussi par des sentiments, un passé commun, des habitudes qui forment l'assise des patries : le désaccord avec Proudhon est profond quant au programme des nationalités, qu'il s'agisse de la Pologne sous le joug russe ou de l'Italie autrichienne. Herzen s'indigne enfin quand il lit de *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, cette 'ignominie catholico-romaine contre la femme', selon les termes d'une lettre à Malwida von Meysenbug.<sup>22</sup> Sur ces quatre points majeurs : république, nationalités, femmes et famille, il se trouve plus proche de Leroux que de Proudhon. C'est à propos de religion qu'il marque sa divergence avec le premier.

Car il rejette en bloc l'idée de Dieu, sans plus s'intéresser à son contenu.

<sup>20</sup> *Lettres...*, p. 250. La lettre XI s'attache à élucider le contenu du mot 'république', voir p. 243.

<sup>21</sup> *Réponse à l'appel du Centre républicain polonais aux Russes*, que publie le n° 2 de *La Cloche*, cité par R. Labry, *Alexandre I. Herzen...*, p. 395.

<sup>22</sup> *Sobranie...*, t. XXVI, p. 182, 4 juin 1858.

S'agit-il bien d'un désaccord, et n'y a-t-il pas plutôt complet malentendu ? Herzen semble avoir soit oublié (depuis les années quarante), soit occulté la notion de *religion progressive* amplement développée par le philosophe. Toute foi se réduit maintenant pour lui à un dualisme aliénant, comme on voit d'après cet extrait (publié en 1861) de ses mémoires : la religion suppose "la foi en un monde existant hors des frontières du monde matériel, agissant sans corps, sentant sans nerfs [...] C'est le fond, tout le reste n'est que nuance et détail". Les dieux de l'Égypte, de la Grèce, celui des Juifs, "de Joseph Mazzini et de Pierre Leroux, c'est toujours le Dieu si clairement défini par l'Alcoran : Dieu est Dieu !" <sup>23</sup> Et pourtant ... La place manque pour exposer les conceptions religieuses de Leroux, mais quand il écrit que Dieu est ce "milieu universel qui lie entre eux tous les corps et tous les phénomènes", qu'il est "dans nos semblables et dans la vie" <sup>24</sup>, comment prétendre avec Herzen que Leroux place Dieu dans une transcendance, en dehors et au dessus du monde ? Le philosophe conteste lui-même cette notion d'extériorité divine. Il montre, de surcroît, la nécessité de l'athéisme à certaines époques. Ainsi ce qui importe à Shelley, d'après *La Grève de Samarez*, "ce n'est point qu'il n'y ait pas de Dieu [...] c'est qu'au nom de Dieu, on ne puisse tyranniser l'homme." N'est-ce pas ce qui compte aussi pour Herzen ? Autant dire que Leroux comprenait Herzen et que la réciproque n'était plus vraie. Mais Leroux s'exprime parfois autrement : présenter matérialisme et athéisme comme "le plus grand mal qui puisse affliger l'Humanité" <sup>25</sup> avait de quoi braquer l'émigré russe. Entièrement occupé désormais par la propagande socialiste, il ne croit pas qu'une 'science religieuse' comme celle que cherche Leroux "donnera à la politique le moyen de résoudre son problème". R. Labry a donc raison d'écrire que Herzen s'éloigne de Leroux "à mesure qu'il s'éloigne de la religion". <sup>26</sup> Ceci ne doit pas masquer combien ils restent proches sur les points précédemment soulevés.

## Exil et propagande

En 1850, Herzen ayant refusé de regagner son pays se voit déchu de la nationalité russe. Les autorités françaises le jugent indésirable. Il s'installe

<sup>23</sup> "Robert Owen", paru en 1861 dans *l'Etoile Polaire*, reproduit dans *Sobranie...*, t. XI, p. 223, traduit dans *PM*, t. IV, p. 214.

<sup>24</sup> *Revue Indépendante*, avril 1842.

<sup>25</sup> *L'Espérance*, mai 1858, p. 39, citée par Armelle Le Bras-Chopard, *De l'égalité dans la différence. Le socialisme de Pierre Leroux*, Paris, Fondation nationale des Sciences politiques, 1986, p. 114. La citation suivante provient du *Discours aux Politiques*, cité *ibid.*, p. 329.

<sup>26</sup> *Herzen et Proudhon*, p. 20. Toutefois la phrase qui suit sous la plume de Labry méconnaît la pensée de Leroux : "Car il [= Herzen] ne peut qu'estimer illogique un système tendant à restaurer la religion au terme de l'évolution humaine."

(juin 1851) à Nice, alors piémontaise, où les catastrophes s'abattent sur les siens : sa mère et son fils cadet périssent dans un naufrage (novembre 1851), son épouse Nathalie meurt (2 mai 1852) quelques jours après l'enfant dont elle vient d'accoucher. Quand il arrive à Londres le 24 août 1852, Herzen traverse la période la plus noire de son existence. Deuils familiaux, déceptions politiques en France et en Europe, immobilisme social et durcissement policier en Russie - tout l'accable.

C'est au moment même où il s'établit dans la capitale anglaise - il y restera jusqu'en 1865 - que Leroux quitte celle-ci, chassé par la misère. Le philosophe arrive à Jersey le 30 (?) août 1852. De 1852 à 1855, aucune trace d'échange entre les deux réfugiés. Des contacts ont pu exister, car Herzen et Leroux ont des relations communes parmi les proscrits de Londres et de Jersey. Herzen est abonné à *L'Homme, journal de la démocratie universelle* publié dans l'île. Il connaît les recherches sur le "Circulus", qui excitent sa verve coutumière : "Pierre Leroux doit être au septième ciel - le prince consort devient merdosophe complet, il ne rêve maintenant qu'aux waterclosets, conduits d'immondices etc..."<sup>27</sup> Leroux, de son côté, ne peut ignorer les publications de Herzen dans *L'Homme*, qui reproduit onze de ses textes, généralement signés, entre le 28 décembre 1853 et le 5 septembre 1855. Celui qui annonce en mai 1855 la création de *L'Etoile polaire* mérite un sort particulier, car l'événement faillit impliquer Leroux.

En mars 1855 a disparu le tsar Nicolas I. Pour Herzen, c'est enfin le début des grandes espérances quant au devenir proche de la Russie. Il crée un périodique pour encourager le gouvernement sur la voie des réformes et appeler ses compatriotes à la liberté. La libre typographie russe fondée à Londres en 1853 publiera désormais *L'Etoile Polaire*, et plus tard *La Cloche*. Herzen compte aussi faire connaître à l'Europe ses vues sur l'avenir du socialisme dans le monde slave. Souhaitant obtenir soit le concours, soit au moins la caution sympathique des grands noms de la démocratie européenne, il fait publier dans *L'Homme* le prospectus présentant la revue à naître, puis l'appel "Aux Nôtres", daté de juillet et traduit du premier numéro. Ce texte énumère les soutiens recueillis : Hugo, Mazzini, Michelet, Louis Blanc et Proudhon "sont avec nous", écrit Herzen.<sup>28</sup> Si Leroux ne figure pas dans cette liste, c'est qu'il a probablement décliné l'invitation à collaborer émanant de Herzen. On connaît cette offre par une lettre du 6 juillet destinée à Luigi Pianciani, administrateur de *L'Homme* : "P. Leroux pourrait bien donner aussi un article - pour son article je le prierai d'accepter un honoraire (voilà un

<sup>27</sup> *Sobranie...*, t. XXV, p. 189, lettre à Pianciani, 19 juin 1854. Autre allusion au "Circulus" dans une lettre à Proudhon, juin 1856, *Sobranie...*, t. XXVI, p. 14.

<sup>28</sup> *L'Homme*, n°24, 16 mai 1855, et n°40, 5 sept. 1855.

moyen comme un autre pour lui aider) (*sic*)."<sup>29</sup>

Arrêtons-nous sur cette proposition afin d'observer la chronologie. Herzen correspond assez souvent avec Michelet, et c'est à l'historien qu'il s'adresse d'abord (31 mars 1855) avec l'espoir d'obtenir "deux-trois pages" pour la revue qu'il va lancer. Il revient à la charge le 30 mai : "Voici l'annonce de *L'Etoile Polaire*. Vous m'obligerez beaucoup en donnant quelques lignes. Vous êtes très estimé en Russie et votre nom rehaussera notre recueil de travaux hyperboréens."<sup>30</sup> Réponse enthousiaste de Michelet, écrite le 1<sup>er</sup> juillet. Herzen le remercie le 8 et sollicite Proudhon le 14. La date de la lettre à Pianciani (6 juillet) montre qu'il a pressenti Hugo et Leroux après avoir obtenu l'accord de Michelet, mais avant d'écrire à Proudhon. Ce point vaut qu'on le remarque pour compléter le récit fait par Labry de ces préparatifs : l'historien ne mentionnait pas Leroux, faute d'avoir eu connaissance de la lettre à Pianciani, restée inédite jusqu'en 1958.<sup>31</sup> Herzen sait que Leroux se trouve dans le besoin, et ce dernier semble être le seul à se voir proposer d'emblée une rétribution.

Nulle part il n'est fait état des suites données à cette offre. Aucun commentaire, ni même la mention d'un refus de Leroux dans les lettres de Herzen à l'époque : certaines ont disparu, et avec elles, peut-être, un écho relatif à ce point. Pianciani a sûrement transmis la demande, et rendu compte à Herzen dans un courrier aujourd'hui disparu. Leroux ne pouvait en tout cas ignorer le projet : Hugo ou Ribeyrolles, rédacteur en chef de *L'Homme* et correspondant de Herzen, l'auraient mis au courant.<sup>32</sup> Si Leroux écrivit à Herzen, on l'ignore également. Le plus probable est que Pianciani reçut et transmit une réponse orale qui ne souffrait pas de relance.

Pourquoi le philosophe n'a-t-il rien envoyé à *L'Etoile Polaire* ? Herzen aurait-il dû le pressentir en personne au lieu d'user d'un intermédiaire ? Car il ne semble pas lui avoir écrit : ou la lettre s'est perdue, ou Herzen savait Leroux assez bien disposé à son égard pour ne point se formaliser d'une demande indirecte. Sa démarche vers Hugo fut, sur le conseil de Pianciani d'ailleurs, plus protocolaire.<sup>33</sup> L'abstention de Leroux résulte donc peut-être

<sup>29</sup> *Sobranie...*, t. XXV, p. 274. La lettre du 6 juillet 1855 souhaite aussi un texte de Hugo. Herzen écrit toujours en français à Pianciani.

<sup>30</sup> *Sobranie...*, t. XXV, p. 251, p. 264.

<sup>31</sup> R. Labry, *Herzen et Proudhon*, p. 141. Trente-neuf lettres envoyées par Herzen à Pianciani entre 1853 et 1859, et conservées dans les archives de la ville de Rome, ont été publiées en URSS dans *Literaturnoe Nasledstvo*, 1958, t. 64, qui note (p. 373) qu'on a perdu la trace des lettres de Pianciani à Herzen.

<sup>32</sup> Leroux fréquente Hugo et Ribeyrolles : voir la chronologie établie par Jean Stanley, *BAL*, n°12, mai 1995, pp. 207-210.

<sup>33</sup> Comme on voit par la lettre du 6 juillet, Herzen pensa d'abord faire prier le poète par le proscrit italien, exactement comme Leroux. Mais il finit par écrire lui-même à Hugo le 17 juillet : sa requête, aujourd'hui perdue, fut transmise par Pianciani (voir *Sobranie...*, t. XXV, p. 280) et acceptée. Herzen reçut une réponse de

des difficultés matérielles qui l'empêchent de publier depuis son départ de France, si l'on excepte en 1853 ses recherches sur le "Circulus" (*Lettre aux Etats de Jersey*), puis le *Cours de Phrénologie*.<sup>34</sup> Mais sans doute s'explique-t-elle mieux encore par les dissentiments qui l'écartent des animateurs de *L'Homme* et qu'exposera *La Grève de Samarez*. Cette abstention aurait-elle renforcé les griefs énoncés par Ledru, Kossuth et Mazzini dans le manifeste de septembre 1855 ? "Ils veulent que je serve dans leur grande armée". "Ils veulent absolument que j'écrive. Si je n'écris pas, je suis suspect. Si je continue à ne pas écrire, malgré leur décision, me voilà un traître."<sup>35</sup>

Herzen ne se joint pas au concert réprobateur. Nulle part il ne fait grief à Leroux de son silence, ni ne l'appelle comme les autres "déserteur et sectaire". Jamais Leroux ne reproche à Herzen la moindre attaque personnelle ni politique : son nom n'apparaît pas dans *La Grève de Samarez*. Herzen au demeurant pouvait comprendre le refus de Leroux, vu ses propres désaccords tant avec les réfugiés de Londres, G. Mazzini et F. Pyat surtout, qu'avec ceux de Jersey. Ce n'est pas lui, Herzen, qui proclamerait comme Mazzini : "je ne suis pas socialiste". Herzen juge le Comité central européen de Londres peu uni et trop peu représentatif.<sup>36</sup> Il ne croit pas à l'efficacité des coups de force pour rétablir les nationalités opprimées, et regrette les équipées aventureuses (1853, 1854) des compagnons de Mazzini, car on ne doit pas "entreprendre quelque chose avant le temps".<sup>37</sup> C'est pourquoi il tentera - vainement - de dissuader ses amis polonais de recourir à l'insurrection, quitte à les soutenir sans réserve quand elle éclatera en 1863. La propagande *pacifique* du socialisme, à quelques exceptions près, devient sa ligne générale, et le restera jusqu'à l'époque des *Lettres à un vieux camarade* (Bakounine) en 1869. Herzen pouvait donc fort bien approuver le pacifisme d'un Leroux refusant de lever son verre à "la délivrance des proscrits par l'insurrection".<sup>38</sup> Mais il regrette que le penseur socialiste se replie sur la métaphysique. Lisant *La Grève de Samarez* et recevant *Job* de son auteur en mains propres<sup>39</sup>, il estime que Leroux s'enferme dans des questions devenues inactuelles. Les spéculations sur Dieu et la migration des âmes ne sont plus de saison - voilà pour le philosophe, auquel il consacre des lignes navrées dans *Passé et*

---

Hugo dont il fit état dans une lettre à Pianciani du 28 juillet 1855, *ibid.*, p. 287, et dont il publia un fragment (retouché) dans *L'Etoile polaire*.

<sup>34</sup> Pour voir quelles activités occupaient Leroux à l'époque, cf. sa lettre de sept. 1854 à G. Sand, dans J.P. Lacassagne, *Histoire d'une amitié, Pierre Leroux et George Sand*, Paris, Klincksieck, 1973, pp. 256-262.

<sup>35</sup> Leroux, *La Grève de Samarez*, Paris, Klincksieck, 1979, pp. 212-214. Leroux fait allusion au 'Manifeste' paru le 26 septembre 1855 dans *L'Homme*.

<sup>36</sup> *PM*, t. III, pp. 34-36.

<sup>37</sup> Mots de Garibaldi à Herzen, *PM*, t. IV, p. 21.

<sup>38</sup> *BAL*, n°9, déc. 1991, p. 198.

<sup>39</sup> Plusieurs lettres de 1867 mentionnent Leroux et *Job*, *Sobranie...*, t. XXIX.

*Méditations*.<sup>40</sup> Quant à l'homme, il lui semble brisé, rendu "irascible" (1861) par la misère et l'exil.<sup>41</sup>

On trouve ces impressions mêlées dans quelques lignes de 1865, inédites en français, silhouettant Leroux aux obsèques d'Engelson (décembre 1857) : "Il mourut il y a près de dix ans à Jersey ; derrière son cercueil marchaient sa veuve, un enfant et un vieillard massif, ébouriffé, aux traits marqués, accusés, affaissés : sur son visage le vain mélange du génie et de la folie, du fanatisme et de l'ironie, l'irritation d'un prophète de l'Ancien Testament et celle d'un jacobin de 1793. Ce vieillard était Pierre Leroux."<sup>42</sup> Compte tenu du calendrier que permet d'établir sa correspondance, Herzen ne semble pas avoir assisté aux funérailles d'Engelson.<sup>43</sup> Quoi qu'il en soit, jamais ses mémoires n'accablent le philosophe pour les inconséquences reprochées aux proscrits de Londres. Ni acrimonie, ni mépris. Talandier, fidèle à Leroux et proche de Herzen, sert peut-être de trait d'union ou de modérateur.<sup>44</sup>

En mai et juin 1867, à Genève, Leroux va souvent visiter Herzen. Plutôt qu'un tardif rapprochement, ces rencontres sont la suite normale d'une sympathie durable et réciproque, quoique peu manifeste jusqu'alors du côté de Leroux. Celui-ci assiste chez Herzen aux débats préparant l'édition d'une revue de sciences naturelles projetée par G. Monod, Fenestre et Baumritter. Il s'offre à corriger la traduction d'extraits de *Passé et Méditations*, puis son aide de correcteur dans l'édition française de *Kolokol*. (*La Cloche*). Lorsque Herzen et Ogarev projettent d'éditionner une brochure en français (été 1867), Herzen invite son ami à prendre conseil de Leroux.<sup>45</sup> Ogarev fait sa connaissance lors d'un dîner organisé tout exprès le 8 juin à Genève. Il le rencontre ensuite plusieurs fois dans cette ville, sans vouloir pourtant

---

<sup>40</sup>

<sup>40</sup> "Alpendrucken", *PM*, t. IV, pp. 457-460, où Hugo n'est guère mieux traité. *PM*, t. IV, p. 65.

<sup>42</sup> Lignes écrites en décembre 1865 comme préface au chapitre composé dès 1858 sur le couple Engelson, *Sobranie...*, t. X, pp. 334-370. Voir le jeu des dates au fil des variantes, *Sobranie...*, t. X, p. 439. La traductrice en français de *PM* prévoyait (t. III, p. 209) d'inclure "Les Engelson" dans le tome IV. Projet non suivi d'effet : la série "Ombres russes", dont "Les Engelson" constitue le second volet après "N.I. Sazonov", manque dans l'édition française des mémoires.

<sup>43</sup> Vladimir Engelson mourut le 17 décembre 1857, et aurait été inhumé le 21, selon une note parue dans le *Bulletin de l'Association internationale*, n°8, 4 janvier 1859. On constate un trou dans la correspondance de Herzen entre deux lettres écrites de Putney (près de Londres) à l'époque : celle à Ivan Tourguéniev du 18 décembre 1858, celle à Maria Reichel du 23 décembre. Ce blanc pourrait coïncider avec un voyage à Jersey. Mais la lettre du 24 décembre à M. von Meysenbug porte seulement : "Avez-vous entendu de la mort d'Engelson?" (*sic*). Un déplacement à Jersey pour les obsèques est d'autant moins probable que, depuis la brouille de 1855, Engelson avait encore envenimé leurs relations par l'affaire Orsini : voir la correspondance de Herzen en 1856, *Sobranie...*, t. XXVI.

<sup>44</sup> J. Stanley voit Talandier fédérer diverses chapelles de proscrits, *BAL*, n°9, déc. 1991, p. 200.

<sup>45</sup> *Sobranie...*, t. XXIX, p. 121, pp. 131-132 (l'édition française de *La Cloche* devint effective à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1868). *Sobranie...*, t. XXIX, p. 163.

collaborer avec lui.<sup>46</sup> Les sentiments de Herzen continuent de mêler au respect pour le "poète étonnamment fou" l'incompréhension pour "l'effrayant mystique". Sa déception envers le penseur n'exclut aucun ménagement pour l'homme : une note de pitié pour le vieillard "pauvre, décrépit", "débris des années trente", fait pendant au constat que Leroux a conservé l'esprit d'un jeune homme.<sup>47</sup> La situation de Herzen à l'époque présente des similitudes avec celle que connaît Leroux depuis fort longtemps. Lui aussi se voit dépassé sur sa gauche, incompris et rejeté par de plus radicaux. Lui aussi réproouve l'emploi de la force et de la violence terroriste, et le fait savoir à Bakounine. Cette analogie objective vient sceller, pour finir, des relations cordiales quoique espacées.

## Conclusion

L'aperçu qui précède reste lacunaire, plusieurs fois hypothétique, et pour le moins unilatéral puisqu'il nous manque le témoignage de Leroux sur Herzen. Indiquons pour finir ce qui exclut un parallèle trop poussé. D'abord, une différence de nature. Si Leroux est un philosophe véritable, qui élabore des concepts et reformule constamment ses idées, Herzen, brillant et souvent profond, n'a pas comme lui créé de pensée *originale*. Les circonstances, d'autre part, distinguent les deux proscrits. Herzen eut la chance de voir la Russie commencer à sortir de l'ornière. L'homme d'action qu'il portait en lui put donner sa mesure après 1855 dans un travail de propagande directe. Leroux continuait de penser un avenir socialiste lointain, sans espérer le voir éclore. L'existence pour l'un, l'absence pour l'autre de perspectives *pratiques* immédiates ou assez proches déterminent deux humeurs et deux destinées différentes. L'exil commun ne les rapproche pas vraiment : Londres fut pour Herzen une plate-forme, Jersey pour Leroux une retraite.

---

<sup>46</sup> *Sobranie...*, t. XXIX, p. 118, lettre d'invitation du 8 juin 1867 à Leroux. *Ibid.*, p. 124 : le 14-15 juin 1867, Herzen termine une lettre à Ogarev par "À Pierre Leroux", signifiant que leur prochaine rencontre se fera en présence de ce dernier. Une lettre d'Ogarev du 10 juillet mentionne une visite à Leroux, qui, "bon mais pitoyable", s'est montré très cordial. Ogarev refusera pourtant de travailler avec lui, écrivant à Herzen (11 août 1867) : "il est fou", "nous n'avons rien en commun", *Literaturnoe Nasledstvo*, Moscou, t. 39-40, p. 444, p. 459.

<sup>47</sup> *Sobranie...*, t. XXIX, p. 112, lettre du 21-22 mai 1867 à sa fille Nathalie